



HAL
open science

Usages des TICE à l'épreuve de l'interculturalité, Analyse comparative de trois associations

Yanita Andonova, Béatrice Vacher, Carsten Wilhelm

► **To cite this version:**

Yanita Andonova, Béatrice Vacher, Carsten Wilhelm. Usages des TICE à l'épreuve de l'interculturalité, Analyse comparative de trois associations. "Comunicación, control y resistencias", IV Congreso Internacional Latina de Comunicación Social, CILCS - Congreso Internacional Latina de Comunicación Social, Dec 2012, Ténérife, Espagne. hal-01314979

HAL Id: hal-01314979

<https://hal.science/hal-01314979>

Submitted on 20 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Titre de la communication :

**Pratiques interculturelles et « vivre ensemble ».
Analyse conjointe de trois organisations associatives.**

*Colloque international Org&Co
« Les communications organisationnelles. Des concepts aux pratiques »
31 mai et 1^{er} juin 2011 à Nice*

Auteurs :

Yanita ANDONOVA, yanita.andonova@gmail.com

Maître de conférences, Université Paris 13, LABSIC

Adresse postale : 11 rue Pierre Brossolette
92400 Courbevoie – France

Thèmes de recherche : communication organisationnelle, TIC, médiation socio-technique, interculturel

Béatrice VACHER, beatricevacher@gmail.com

Chercheur associé au MICA, Université de Bordeaux

Adresse postale : C/ Maestro Gozalbo, 5 - Pta 2
46005 Valencia - ESPAGNE

Thèmes de recherche : Théorie des agencements organisationnels et communicationnels, ethnographie des organisations, pragmatique, matérialité de l'information

Carsten WILHELM, carsten.w@wanadoo.fr

Chercheur associé au CIMEOS, Université de Bourgogne

Adresse postale : 6, chemin du Croix
21410 ANCEY - France

Thèmes de recherche: interculturel, dispositifs numériques de communication, dispositifs de médiation collective, FOAD

Résumé de l'article en français

La présente communication interroge la problématique du « vivre ensemble » dans des contextes interculturels. Elle s'appuie sur une analyse conjointe de trois associations qui ont pour vocation de contribuer au rayonnement de cultures autres que celles de leur pays d'origine (bulgare, espagnole et allemande). Dans ce cadre le bien commun est le point de rencontre de cultures nationales et de pratiques communicationnelles. Il permet l'échange sans pour autant exiger un partage univoque de références et de valeurs.

Mots-clés : pratiques interculturelles, bien commun, espace d'intercompréhension, figure de l'étranger, « vivre ensemble ».

L'objet de cette contribution est d'analyser comment dans des contextes interculturels se construit un espace d'échanges et d'intercompréhension sans mettre en péril les spécificités culturelles des individus qui s'y engagent¹. Nous proposons d'étudier cette problématique à la lumière de trois terrains. Comment la culture bulgare est-elle mobilisée en France via l'association Langue bulgare, langue d'Europe ? Comment la culture française est-elle déclinée en Espagne via l'Alliance française ? Comment la culture allemande est à son tour déclinée à travers la Maison Rhénanie-Palatinat à Dijon ? Existe-t-il des représentations partagées du « vivre ensemble » ? Quelles sont les compétences implicites correspondantes ? Quels processus communicationnels sont-ils mobilisés ? Quelles sont les attentes de reconnaissances identitaire et culturelle ?

En contexte multiculturel une situation simple peut s'avérer compliquée. Les acteurs doivent en permanence composer avec plusieurs langues, adapter leurs comportements à un objectif organisationnel, culturel ou éducatif précis tout en restant fidèles à leurs propres manières d'être. Quels sont les quiproquos ou malentendus spécifiques ? Quelles réconciliations et petits bonheurs y trouvent-ils ? Il est évidemment question ici de la co-existence d'identités particulières et de la reconnaissance de l'autre comme égal à soi dans sa singularité (Ricœur, 2004).

L'apport des SIC à cette problématique est incontournable. Pour nous il se situe dans le regard porté à l'espace d'intercompréhension construit, déconstruit et réinventé au quotidien dans les pratiques interculturelles. Les interactions correspondantes nécessitent des compétences communicationnelles spécifiques pour trouver des compromis afin de tout simplement « vivre ensemble ».

1. Engagement, intercompréhension et « vivre ensemble » : repères théoriques

Nous proposons d'étudier trois dimensions qui sont au cœur de nos questionnements. Comment se construit l'engagement des individus dans la durée ? Quelles sont les spécificités de l'intercompréhension au sein des échanges interculturels ? Comment en dépit des différences et des altérités fonctionnent les compromis ?

1.1. Engagement des individus, construction identitaire et socialisation

L'association est une organisation originale construite autour d'un projet commun qui implique le partage de valeurs, mais aussi dans notre cas une double compétence du lien social puisqu'il est interculturel. La dimension institutionnelle particulière de l'association, mise en évidence par Laville et Sainsaulieu (Laville, Sainsaulieu, 1997) opère le passage de la sphère privée à la sphère publique autour de la défense d'un bien commun. Elle donne un cadre et garantit à la fois un statut pour ses membres et une forme de reconnaissance collective. Se pose dès lors pour Laville et Sainsaulieu la question de l'existence d'un imaginaire collectif et une culture du lien social spécifique à la vie associative, fondée sur l'affirmation constante des identités individuelles et collectives, identités qui au sein des associations ne peuvent guère être appréhendées uniquement en termes d'identité au travail (Sainsaulieu, 1977). La pérennité de ces formes organisationnelles a ceci de particulier qu'elle permet la confrontation des univers culturels riches au sein desquels les individus, porteurs de multiples valeurs, peuvent s'identifier et s'investir chacun à sa manière.

La socialisation est donc une notion essentielle. Pour Claude Dubard (1991), l'engagement des individus s'appuie sur la double dynamique entre une identité pour soi et une identité pour autrui au cours de laquelle s'opère cette socialisation². Dans le cas des associations elle implique la différenciation face aux autres membres de l'association (âges, formations, expériences, cultures), et la ressemblance avec le groupe (le partage de valeurs, de représentations propres à l'association, etc.). Comme l'identité se construit au travers de la socialisation, par la famille d'abord, par les institutions ensuite (école, l'entreprise) et les groupes d'appartenance (club de sport, parti politique), nous retenons que l'investissement dans des associations interculturelles est à la fois un choix personnel inscrit dans une trajectoire propre à chaque individu et un acte collectif de construction d'un espace partagé de valeurs, culture, langue, etc.

1.2. L'intercompréhension dans les pratiques interculturelles

Domaine riche et complexe, souvent source de malentendus et de conflits, la communication interculturelle couvre un large champ d'action et des pratiques diverses (vie quotidienne, management, etc.). Ce champ longtemps dominé en France par la psychologie sociale et les sciences de l'éducation (Winkin, 1994) se prête à l'anthropologie interculturelle (Demorgon, 1996 ; Nowicki, 2008 ; Winkin 2001), à l'approche interprétative du

¹ Nous tenons ici à remercier les membres de l'atelier Lilith au sein duquel est née l'idée de cette contribution. Pour une présentation de ce groupe de travail se rapporter à Vacher B., Kogan A.-F., Le Bis I., Andonova Y. (2011), « Lilith, la recherche en causant », *Les cahiers de la SFSIC*, à paraître en juin 2011.

² L'identité pour soi est l'ensemble des représentations permettant à l'individu d'assurer une continuité au cours de sa vie et de préserver la cohérence de ses actions. C'est un processus biographique. L'identité pour autrui est le système de repères conduisant à la découverte que l'on est différent des autres et proche de certains.

phénomène interculturel (Bratosin, 2002) et aux recherches sur les enjeux de la diversité culturelle (Mattelart, 2008 ; Rasse, 2005 ; Vacher, 2007). En ce qui concerne notre analyse, résolument inscrite dans une approche communicationnelle, nous proposons d'interroger « les pratiques interculturelles », terme qui implique selon nous une attention particulière aux interactions et aux compétences interculturelles mobilisées au quotidien. Les pratiques interculturelles nous serviront de toile de fond pour démontrer que malgré les différences, les disparités et les altérités, les individus s'accrochent et trouvent des compromis ainsi que des arrangements.

Nous mobilisons en effet l'approche interprétative pour préciser que l'analyse que nous proposons s'intéresse à la façon dont les personnes justifient leurs pratiques pour les inscrire dans des contextes de sens qui dépendent de la culture (d'Iribarne, 2006 ; Giroux et Marrouquin, 2005 ; Vacher, 2010). Chaque culture possède en effet des références auxquelles les personnes font appel pour justifier leurs actes. Ce sont des concepts qui jouent un rôle essentiel, comme par exemple celui d'équité pour les Américains ou celui de noblesse pour les Français ou encore celui de communauté pour les Allemands. Non pas que l'équité soit sans importance en France, mais elle en a beaucoup moins que la noblesse d'agir pour une cause qui dépasse les intérêts personnels (d'Iribarne, 2006). De même, en Espagne (Pitt-Rivers, 1997) la question de l'honneur joue un rôle tel que l'on observe le poids dévolu à la famille au détriment d'autres formes d'actions collectives. Ainsi, chaque culture nationale a sa propre manière de donner un sens à l'action, manière souvent incompréhensible pour ceux qui lui sont étrangers. Ces références à la noblesse en France, à l'honneur en Espagne ou à la communauté en Allemagne, marquent des rapports différents à l'autorité, à l'autonomie et aux statuts des individus au sein des organisations.

Nous mobilisons également ce que Georg Simmel (1908) nomme la figure de l'étranger et présente comme élément clé du développement des sociétés : « [...] il est question de [l'étranger] qui vient aujourd'hui et reste demain - en quelque sorte un migrant potentiel, qui, tout en n'étant pas reparti, n'a pas complètement perdu la légèreté du va et vient » (Simmel, 1908, p.509). Cette figure porte en elle-même le germe des théories d'inspiration interactionniste car pour Simmel la notion d'action réciproque est essentielle entre celui qui est venu d'ailleurs et les personnes locales. Il s'agit d'une relation naturellement positive, une forme de réciprocité spécifique entre une minorité migrante qui apporte des nouveautés et la majoritaire d'accueil qui reste en contexte stable et connu. Le jeu entre proximité et distance est ici une constellation qui signifie que le proche est éloigné comme le lointain est près. Pour Simmel, il faut donc avoir un « autre » pour se définir, ce qui est un point central de nos observations.

1.3 Vivre ensemble : entre respect mutuel et compromis

Nous adoptons un point de vue communicationnel qui considère que le partage d'expériences et de conversations ordinaires permet la construction d'interprétations réciproques (Taylor, 2000, Groleau & Cooren, 1999 ; Van Vuuren & Cooren, 2008). Cette construction de l'organisation à travers la communication est particulièrement adaptée au contexte associatif où chacun cherche la réciprocité dans l'activité collective sans pour autant être toujours capable de l'explicitier. Cette approche nous intéresse d'autant plus qu'elle met l'accent sur l'importance des imbrications d'objets marqueurs de la culture et influençant les attitudes et les comportements. Cette influence n'est généralement pas consciente, elle est profondément intériorisée. Mark Van Vuuren et François Cooren (2008) insistent sur l'importance de la reconnaissance de cette influence pour que les individus retrouvent la parole dans l'organisation, c'est-à-dire se constituent en tant que sujets et s'offrent ainsi des possibilités de choix. Cela suppose de considérer la culture, non seulement comme l'ensemble des comportements hérités des générations précédentes, mais également comme ouverture potentielle sur des comportements autres. On retrouve ici cette image positive de l'étranger de Simmel. Dans le même esprit, Yrjö Engeström (2008) propose de penser les reconfigurations permanentes de l'organisation contemporaine comme un nouage, *knotworking*, où les lieux d'initiative ne sont pas fixes, où les contrôles, responsabilités et confiances demandent à être régulièrement redistribués et où les nœuds, départs d'activité, ne sont pas définis *a priori* mais potentiellement présents. Ce qui est souvent le cas des associations. Moins que de conversations, ce type de reconfiguration requiert la négociation, notamment en contexte interculturel où le malentendu est plus facilement accepté qu'en contexte « uniculturel ».

La communication est donc non seulement ce qui imprègne le quotidien des organisations mais surtout n'est pas une affaire banale (Lacoste, 2001). Elle joue bien le rôle de liant dynamique entre les différentes actions collectives, dans le dire et le faire, dans le lire et l'interpréter, dans l'écrire et le parler, plus ou moins institués. Cette conception de la communication n'est pas sans rappeler les actes de langage (Austin, 1970 ; Gramaccia, 2001), point de vue qui rend caduc le constat de la différence entre le dire et le faire, ce qui permet au chercheur de s'intéresser aux questions pratiques et d'étudier la relation entre parole et action comme une co-production.

2. Etude comparative de trois associations interculturelles

Notre réflexion porte sur trois associations qui ont pour vocation de contribuer au rayonnement de cultures autres que celles de leur pays d'origine (bulgare, espagnole et allemande). Il s'agit d'organisations à but non lucratif qui ne défendent pas d'intérêts particuliers (associations professionnelles par exemple) et qui se sont constituées pour compléter l'action étatique dans le domaine éducatif et culturel. Sur les terrains le positionnement méthodologique que nous avons adopté est celui de l'observation participante. Dans les trois cas nous étions engagés dans l'action, immergés dans les terrains, investis en tant que bénévoles, animateur de groupe, participant. Ce point commun d'immersion nous a permis de comparer *a posteriori* des contextes très riches, des moments vécus sans *a priori*, des interactions au quotidien et de les analyser avec un regard renouvelé.

2.1 Association « Langue bulgare, langue d'Europe » : survie identitaire et reconnaissance d'autrui³

Lancée en 2006 sous l'impulsion de trois mères de famille, une enseignante et un couple franco-bulgare dans un contexte politico-économique propice, la création de l'association bulgare dont il est question ici reflète parfaitement quelques traits caractéristiques de la culture bulgare : une rencontre chaleureuse et improvisée un soir d'automne entre individus qui, pour la majorité d'entre eux se rencontraient pour la 1^{ère} fois, mais qui partagent la même conviction de l'importance d'une cause qui mérite d'être défendue corps et âme. Cette cause est la promotion de la langue, de la culture et de la civilisation bulgares en France. La décision de créer l'association le soir même, de choisir un nom représentatif, de rédiger les statuts, etc. a été prise en quelques heures par des bulgares et des français passionnés par le défi commun et par l'immensité de la tâche à accomplir. L'objectif est noble : l'enrichissement de l'identité et du patrimoine culturels européens à travers la sauvegarde de l'identité bulgare, la diversité culturelle étant reconnue comme l'une des priorités de l'Union européenne (Andonova, 2008). Dans la réalité du quotidien il est question de survie identitaire : depuis la chute du mur de Berlin les Bulgares ont massivement quitté le pays pour étudier, travailler, vivre à l'étranger⁴ ce qui a pour conséquence que le nombre d'enfants d'origine bulgare nés à l'étranger ne cessent d'augmenter. Ne plus savoir lire, écrire et parler le bulgare met en péril l'avenir de cette nation. A cet effet l'association gère des cours de bulgare pour enfants (école et jardin d'enfants), met en place des ateliers et des projets culturels. La rencontre des cultures ne s'opère pas dans un but de découverte mutuelle. Souvent les élèves de l'école sont issus de familles franco-bulgares qui connaissent déjà la Bulgarie, y voyagent souvent, apprécient le savoir-vivre de ce pays des Balkans plus connu en France pour son yaourt que pour la gentillesse et la générosité de ses habitants.

L'aventure a très vite rassemblé autour de son projet et grâce à l'enthousiasme des fondateurs, la passion des enseignantes, la patience des parents et la soif de découverte des enfants, une communauté franco-bulgare très disparate et qui n'a pas forcément l'habitude ni l'envie de se fréquenter. Pourtant le liant interculturel a fonctionné bien que certains se réclament de culture exclusivement bulgare, que d'autres soient nés depuis plusieurs générations en France et se sentent plus proches de la culture française ou que d'autres enfin se disent tout simplement citoyens du monde. Comment ce « vivre ensemble » s'est-il progressivement construit sans qu'il y ait une appartenance culturelle unique et clairement affichée ? L'association fonctionne et se développe d'une manière exponentielle depuis cinq ans grâce à l'implication très forte de sa présidente et des enseignantes (toutes salariées de l'association), ainsi qu'à l'engagement des bénévoles, pour la plupart des parents d'élèves. Cet engagement s'inscrit dans des parcours personnels disparates et aucunement dans une problématique d'identité culturelle commune. Certains parents, plutôt réservés au départ pour des raisons politiques, économiques ou logistiques, ont hésité avant d'inscrire leurs enfants et se sont très vite aperçus que pour faire fonctionner l'association, l'implication de chacun était nécessaire, malgré les différences, les origines ou les penchants politiques. Dans les familles franco-bulgares le parent français peut se sentir exclu car il ne parle pas la langue bulgare de son enfant. On peut se demander qui est « l'étranger » dans ce contexte : le parent venu d'ailleurs ou celui né en France ? Enfants, parents, grands-parents et amis ont progressivement trouvé du sens dans l'engagement mutuel en dépassant ce questionnement grâce à la coexistence d'identités particulières et à la reconnaissance d'autrui, reconnaissance intuitive et non formalisée.

³ Cas développé par Yanita Andonova.

⁴ Selon le dernier recensement, de février 2011, la population de la Bulgarie a diminué en 10 ans de 7,33%, chiffres pas très rassurants pour ce petit pays d'un peu plus de 7 millions d'habitants. Source : Institut National des Statistiques : <http://www.nsi.bg>

2.2 Alliance française à Gijon : construire l'événement ensemble grâce à nos différences⁵

L'alliance française de Gijon (dans le nord de l'Espagne) date du début des années 80 alors que la ville n'a encore développé que très peu d'événements culturels. Les quelques rares associations de la ville sollicitent alors Gérard de monter une alliance française. C'est tout de suite l'aventure et ça l'est encore. Outre les enseignements de français qui font vivre toute association de ce type, une série d'activités culturelles sont organisées, toutes plus originales les unes que les autres, jusqu'à un concert sous l'eau, un théâtre sous la mousse, un bal musette, des conférences suivies de débats, etc. Je note cette dernière activité comme une originalité... Il n'est en effet pas courant d'assister en Espagne à un débat où chacun parle à son tour, écoute son voisin et argumente ses propos. Il faut pour cela un travail de longue haleine entre Français et Espagnols, basé sur des rencontres régulières. Se crée alors une confiance mutuelle permettant de dépasser nos *a priori* respectifs pour construire ces événements, preuves de notre capacité de vivre ensemble grâce à nos différences (Andonova & Vacher, 2009).

Lorsque j'arrive à l'alliance française de Gijon, le directeur fondateur, Gérard, est décédé depuis deux ans et sa femme a repris fermement les rênes de l'association mais se trouve souvent en porte à faux avec son personnel. En effet, ce dernier est composé de professeurs payés selon les heures d'enseignement. Or une alliance doit également défendre la culture française à travers des activités offertes à l'extérieur. Mais ces dernières ne sont pas rémunératrices. Comment faire ? Essayons d'en avoir un aperçu grâce à une partie de mon expérience.

Je suis bénévole et souhaite animer un groupe de réflexion sur l'interculturel. Une autre bénévole a un groupe d'amis qui souhaitent parler français. Nous montons ensemble des rencontres mensuelles et nous l'annonçons dans la presse pour agrandir le cercle. Cet atelier dure depuis plus de cinq ans. Je suis d'abord celle qui anime, distribue la parole et propose les sujets. Rapidement d'autres personnes prennent la relève. Je conserve les seules tâches qu'un Espagnol fait difficilement ou pour lesquelles il peut être considéré comme impoli, à savoir la prise de notes et le rappel à l'ordre (« *chut, chacun écoute l'autre* »). Nous profitons de notre régularité et fidélité pour monter une série d'activités à destination d'un large public (dont la conférence et le bal musette). Nous sommes une équipe qui aide la directrice en faisant boule de neige et en nous répartissant le travail qui devient, de ce fait, amusant.

Mais cela ne suffit pas : tous les six mois, nous partageons nos mets venus d'ici et d'ailleurs. Nous en racontons l'histoire, familiale, culinaire, organisationnelle parfois. Nous apprenons ce qui nous différencie : l'honneur français et l'honneur espagnol n'ont rien à voir (d'Iribarne, 1987 & 2006 ; Pitt-Rivers, 1997). L'un s'appelle plutôt la noblesse et fait référence à un état (la naissance hier, le diplôme aujourd'hui) qui anime le Français dans la vie sociale et le fait défendre ses droits tout en valorisant ses devoirs collectifs. L'autre est bien un honneur, très masculin, basée sur la défense d'une antique pureté féminine, la « honra » qui rassemble la famille espagnole. Ce qui reste de cette histoire est le poids de la hiérarchie familiale par rapport à la vie sociale et notamment au travail. En effet, l'obéissance au chef de famille se retrouve dans l'entreprise au point de juguler toute forme de débat. Nous avons pourtant réussi à combiner ces deux modes de vie, ces deux références culturelles, dans nos actions conjointes. Pour en revenir à l'exemple de la conférence, nous avons, français et espagnols, organisé le débat pour que la salle s'exprime. Avec joie, bonne humeur et pertinence. Le lendemain, une conférence est organisée avec le même orateur mais par l'université d'Oviedo. Le principal de l'université préside la séance et la clôt sans autre forme de procès à l'issue de la présentation... Dans le premier cas, l'étranger est bien ici celui qui enrichit comme la communication est celle qui fait et la culture celle qui sert de levier pour agir et nouer des savoirs, ce que nous avons proposé en partie une.

2.3 « Maison Rhénanie-Palatinat » à Dijon : de la communication de l'amitié franco-allemande à l'espace de projet⁶

Créée le 29 septembre 1991, la « Maison Rhénanie-Palatinat » (ci-après MRP) est portée par le parlement régional du Lande Rhénanie-Palatinat à travers une association allemande. Elle a vu le jour grâce au partenariat de longue date de deux régions : Bourgogne en France et Rhénanie-Palatinat en Allemagne et les deux capitales régionales, Dijon et Mayence. Cette initiative est soutenue par les politiques régionales et bénéficie de multiples conventions.

La minorité allemande en France et en Bourgogne n'est pas une minorité issue d'une migration économique de nécessité. Elle se nourrit de la proximité des deux pays et des échanges établis entre régions et villes. Elle est également souvent liée à des histoires familiales, des couples formés au grès des échanges et une attirance des allemands pour le « savoir-vivre » français. La principale mission de la MRP est donc nourrie d'une envie de vivre mieux ensemble et de renforcer l'amitié franco-allemande à travers des projets, des rencontres, des échanges. Les projets sont souvent des initiatives personnelles qui permettent d'animer des activités diverses : cours de langue, rencontres artistiques et culturelles, journalistiques et politiques, lectures, vernissages,

⁵ Cas développé par Béatrice Vacher.

⁶ Cas développé par Carsten Wilhelm.

expositions de photos, etc. C'est aussi un point de rencontre entre étudiants de langue et étudiants allemands et français. La proximité avec le tissu socio-économique local participe à mettre en place des missions spécifiques telles que des offres de stages et la coopération économique franco-allemande. Des événements liés à la vie politico-culturelle et à l'histoire allemande sont à l'affiche régulièrement (réconciliation, réunification, l'Allemagne en Europe, Amitié Franco-Allemande, l'intégration) comme par exemple une manifestation intitulée : « Vivre ensemble : un regard croisé sur l'intégration et l'immigration en France et en Allemagne ». Des fêtes et coutumes typiquement allemandes sont également au programme comme St. Nikolaus, le «lutinage», une fête du vin et de la bière. Des producteurs de produits locaux sont d'ailleurs présents plusieurs fois par an à Dijon.

La MRP fête ses vingt ans en 2011. Pour son directeur, Till Meyer et son équipe, en majorité des Allemands, c'est le moment de réfléchir aux activités accomplies et de se projeter vers l'avenir : « *Nous ne souhaitons pas fêter une institution, nous ne voulons pas nous cacher derrière une façade institutionnelle car ce qui fait vivre la MRP et ses projets ce sont les personnes. Sans elles, pas de projets, pas de MRP* »⁷. Cette vision évolutive est très importante pour l'esprit de la maison tout comme la volonté de travailler en lien avec le tissu socio-économique local. En effet, la MRP est souvent identifiée dans la population dijonnaise à travers son directeur fondateur qui fait un important travail de réseautage et de proximité avec les décideurs locaux, politiques ou économiques tout en restant accessible à tout un chacun. Sa vision (« *chacun est visible et reconnaissable et contribue à la lumière de la maison* ») définit la nature volontariste de ce « vivre ensemble », basé sur la reconnaissance individuelle (« *dans une institution, il y a aussi des hommes* »), l'activité par projet et la gestion locale par proximité. S'en suit une axiologie communicationnelle autour des valeurs comme la convivialité, la performance (au double sens) et le volontarisme. La MRP et ses activités correspondent bien à la figure de l'étranger telle que définit par Simmel. Cet étranger vient non pas pour passer mais pour rester et apporte avec lui des façons de faire qui entrent durablement en relation avec l'environnement local. L'environnement en sort changé, tout comme l'étranger.

Conclusion

La défense d'un bien commun est au cœur du fonctionnement des associations que nous avons présentées (Laville, Sainsaulieu, 1997). Pour ces associations interculturelles, le bien commun est le point de rencontre de cultures nationales différentes et de pratiques communicationnelles à questionner. La figure de l'étranger comme nous l'avons développée y est centrale. Cette analyse conjointe permet de mettre en évidence le fait que la défense de ce bien commun qu'est une culture ou une langue étrangère doit être étudiée dans un sens large en faisant intervenir l'action réciproque entre individus, les interactions contextualisées et plus largement les médiations qui sollicitent l'engagement des acteurs, mobilisent des identités culturelles en mouvement et soutiennent la coopération.

La référence à l'intérêt et au contrat échoue à rendre compte des réussites associatives où le sentiment subjectif d'appartenance est premier. Il reste à questionner la nature de cette appartenance. Les observations sur les trois terrains associatifs nous laissent penser que l'engagement des personnes prend des formes diverses dans l'action collective et se décline d'une manière multiple qui n'implique pas nécessairement une culture partagée. Le culturel, comme différence, comme « inter » ou point de vue, permet l'échange et l'activité ensemble sans pour autant exiger un partage univoque de références et de valeurs. La communication telle que nous l'avons mobilisée est donc bien une relation qui produit du sens : une confrontation d'interprétations et une performance de la culture. Elle donne à voir les règles du jeu de l'organisation autant qu'elle offre un espace de liberté. Elle peut être une quête de compréhension autant qu'une construction d'organisation par l'intermédiaire de récits tels que ceux que nous avons souhaité présenter.

Questionner les pratiques interculturelles est donc un enjeu de taille qui doit être davantage interrogé, exploré et approfondi dans une approche communicationnelle.

Références bibliographiques

- ANDONOVA Y. (2008), « Enjeux et défis de l'intégration européenne de la Bulgarie », *Hermès*, n°51, p.113-118.
- ANDONOVA Y., VACHER B. (2009), « Visibilité et reconnaissance de l'individu au travail », *Communication&Organisation*, n°36, p.136-147.
- AUSTIN J. (1970), *Quand dire c'est faire*, Ed. Le Seuil, Paris.

⁷ Entretien avec l'auteur le 14 avril 2011 à la MRP.

- BRATOSIN S. (2002), « L'approche interprétative du phénomène interculturel », *Communication&Organisation*, n°22, p.184-199.
- D'IRIBARNE Ph. (2006), *L'étrangeté française*, Paris, Seuil.
- DEMORGON, J. (1996), *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Paris, Economica Anthropos.
- D'IRIBARNE Ph. (1989), *La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales*, Paris, Le Seuil.
- DUBAR C. (1991), *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.
- ENGESTROM Y. (2008), « Quand le centre se dérobe : la notion de knotworking et ses promesses », *Sociologie du travail*, Vol.50, N°3, p.303-330.
- GIROUX N., MARROUQUIN L. (2005), « L'approche narrative des organisations », *Revue française de gestion*, n°159, p.15-42.
- GRAMACCIA (2001), *Les actes de langage dans les organisations*, Paris, Éd. l'Harmattan.
- HOFSTEDE G., BOLLINGER D. (1987), *Les différences culturelles dans le management. Comment chaque pays gère-t-il ses hommes ?*, Paris, Editions d'Organisation.
- LACOSTE M. (2001), « Peut-on travailler sans communiquer ? », in Borzeix A., Fraenkel B. (dir.), *Langage et travail. Communication, cognition, action*, Ed. CNRS, Paris, p.1-28.
- LAVILLE J.-L., SAINSAULIEU R. (1997), *Sociologie de l'association*, Paris, Desclée de Brouwer.
- MATTELART A. (2005), *Diversité culturelle et mondialisation*, Paris, La Découverte.
- NOWICKI J. (2008), *L'homme des confins. Pour une anthropologie interculturelle*, CNRS Editions.
- PITT-RIVERS J. (1997), *Anthropologie de l'honneur*, Paris, Hachette (trad. française).
- RASSE P. (2005), *La rencontre des mondes. Diversité culturelle et communication*, Armand Colin.
- Revue Communication&Organisation*, n°22, Interculturel et communication dans les organisations, 2002.
- RICEUR P. (2004), *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock.
- SAINSAULIEU R. (1977), *L'identité au travail*, Paris, FNSP.
- SIMMEL, G. (1908), Exkurs über den Fremden. Dans G. Simmel (dir.), *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*. (pp. 509-512), Leipzig, Duncker & Humboldt.
- TAYLOR J. (2000), « Is there a 'Canadian' Approach to the Study of Organizational Communication? », *Canadian Journal of Communication*, Vol 25, N°1, <http://www.cjc-online.ca/index.php/journal/article/view/1147/1066>.
- VACHER B. (2007), « Oubli, étourderie, ruse et bricolage organisés : arrêt sur théories », In *Repenser la communication dans les organisations*, Bonneville L., Grosjean S. (dir.), Paris, Éd. l'Harmattan, p. 25-50
- VACHER B. (2010), « Sens et normes font-ils bon ménage dans les organisations? », *Etudes de communication*, 34/2010, p.127-142.
- VAN VUUREN M. & COOREN F. (2008), « My attitude made me do it: considering the agency of attitudes », *Colloque James Taylor: qu'est-ce qu'une organisation ? Matérialité, action et discours*, Université de Montréal, 21-22 mai.
- WILHELM C. (2008), « Cultural identities in the flow », *Cultural Attitudes Towards Communication and Technology* (CATAC) Nimes, 24-27 juin, 422-30.
- WILHELM, C. (2010), « Approche dispositive et triangulation : mots clés d'une méthodologie SIC interdisciplinaire en contexte interculturel », XVII^e Congrès de la Société des Sciences de l'Information et de la Communication « Au cœur et aux lisières des SIC » Dijon, 23-25 juin.
- WINKIN Y. (1994), « Emergence et développement de la communication interculturelle aux Etats-Unis et en France », In *Mots Représentations, enjeux dans les contacts interethniques et interculturels*, (sous la dir.) Fall, Simeoni, Vignaux, Les Presses de l'Université d'Ottawa, p.33-50.
- WYNKIN Y. (2001), *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Seuil, Paris (1^{ère} éd. 1996).